

Il n'y a plus rien

Plateforme, de Michel Houellebecq, Flammarion, 372 p.

Francine Bordeleau

Number 182, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17878ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (2002). Il n'y a plus rien / *Plateforme*, de Michel Houellebecq, Flammarion, 372 p. *Spirale*, (182), 11–12.

IL N'Y A PLUS RIEN

PLATEFORME de Michel Houellebecq
Flammarion, 372 p.

MICHEL Houellebecq, écrivain nullement dénué de talent et d'intelligence, a une faculté qui fait défaut à plusieurs de ses collègues : celle de saisir l'air du temps. Ainsi *Extension du domaine de la lutte* (Maurice Nadeau, 1994) et *Les particules élémentaires* (Flammarion, 1998), ses deux romans précédents, s'affirmaient comme les radioscopies désabusées d'un monde gangrené par le triomphe de l'économisme et de l'individualisme. Les regards peu amènes jetés par Houellebecq sur la société actuelle n'auront pas épargné la représentation de la sexualité. Dans *Les particules élémentaires* surtout, ce n'est pas peu dire que la chair est triste : l'écrivain y démonte en effet le rêve de libération sexuelle et montre à l'envi comment, en trente ans, ce rêve aura conduit à l'ennui, au sexe morose, à l'incapacité et à la peur de jouir.

Plateforme s'inscrit dans la même foulée. Plus encore que pour *Les particules*, qui ne fut pourtant pas en reste de couverture médiatique et suscita des réactions extrêmes — exécution d'un côté, dithyrambes de l'autre —, la sortie du dernier Houellebecq a provoqué, on s'en souvient, un débat houleux. Nous avons en fait assisté, au début de l'automne 2001, à la énième resucée d'une question qui se résume ainsi : « L'écrivain a-t-il le droit de tout dire ? » En déclarant, à l'occasion d'un entretien paru dans le magazine *Lire*, que « la religion la plus con, c'est quand même l'islam » — et se faisant ainsi l'écho de son narrateur —, Michel Houellebecq est devenu un nouveau Louis-Ferdinand Céline. Diverses organisations musulmanes ont porté plainte devant les tribunaux de Paris, le débat s'est étendu aux intellectuels français eux-mêmes, qui se sont partagés en deux clans, tandis que *Plateforme* s'installait durablement sur les listes de best-sellers et que son auteur se terrait dans son refuge irlandais.

Houellebecq, donc, ne prise guère l'islam : il s'en targue sur la place publique en reprenant à toutes fins utiles les propos qu'il a prêtés au narrateur de son troisième roman, par surcroît pré-nommé Michel comme dans *Les particules élémentaires*. Il n'en fallait pas davantage pour identifier l'auteur à son personnage, et vice versa. En outre, une lecture superficielle pourrait réduire *Plateforme* à une apologie du tourisme sexuel, puisque les ressorts du roman prennent appui sur ce sujet périlleux et que l'écrivain a commis là-dessus des déclarations maladroites. La démonisation de Houellebecq a pu ainsi être alimentée par des acteurs issus d'horizons divers,

et compris par la direction du *Guide du routard*, dont les ouvrages sont ici moqués à qui mieux mieux. En fait, pareil tollé devrait inciter à réfléchir sur l'état de la littérature : la fiction est-elle devenue à ce point aseptisée, insignifiante, ronronnante en un mot, que tout roman affirmant que le roi est nu, que tout roman le moindrement cinglant attire sur son auteur une presque fatwa ? Sans doute faut-il se résoudre à répondre par l'affirmative, hélas.

Éloge de la misanthropie

Plateforme met en scène un personnage proche parent du Roquentin de Sartre et du Meursault de Camus : à l'instar de ces deux « étrangers », le Michel de Houellebecq se caractérise en effet par une posture existentielle en porte-à-faux et une apparente indifférence à l'égard du monde. Fonctionnaire au ministère de la Culture, il vient, à quarante ans, de perdre son père qu'il n'aimait pas. Jamais marié, bien que, affirme-t-il, les occasions n'eussent pas manqué, cet homme un peu mou au physique et au moral s'ennuie et n'a guère d'ambition. Ni le pouvoir, ni l'accumulation d'argent, ni les objets ne l'intéressent. Il ne vote pas, ne communique pas davantage à une société de consommation qui lui répugne, mais ne nourrit non plus aucune velléité de contestation. Blasé, cynique, individualiste, Michel est en somme une « forme vide » plus ou moins imperméable au bonheur et au malheur, et dont les besoins sont essentiellement sexuels. Aussi décide-t-il de dilapider une petite partie du confortable héritage paternel dans un voyage en Thaïlande, là où la prostitution est érigée en système.

L'une des idées avancées par *Plateforme* est que la notion de plaisir a déserté les sociétés occidentales, que « les Occidentaux n'arrivent plus à coucher ensemble ; c'est peut-être lié au narcissisme, au sentiment d'individualité, au culte de la performance, peu importe. Toujours est-il qu'à partir de vingt-cinq ou trente ans, les gens ont beaucoup de mal à faire des rencontres sexuelles nouvelles ; et pourtant ils en éprouvent toujours le besoin, c'est un besoin qui ne se dissipe que lentement ». Les trois décennies de féminisme que vient de traverser l'Occident ne seraient pas étrangères au phénomène : autant Michel que ses interlocuteurs — des compagnons de voyage tout aussi désabusés — déplorent de ne plus trouver chez la Blanche « la bonne chatte douce, docile, souple et musclée ». De toute façon, admettra l'un, « beaucoup d'hommes [...] ont peur

des femmes modernes parce qu'ils veulent juste une gentille épouse qui tiennent leur ménage et s'occupe de leurs enfants. Ça n'a pas disparu, en fait, mais c'est devenu impossible en Occident d'avouer ce genre de désirs ; c'est pour ça qu'ils épousent des Asiatiques ».

Valérie, que Michel rencontre au cours du voyage, offre le meilleur de plusieurs mondes : toujours sexuellement allumée malgré des journées de travail souvent épuisantes, meilleure maîtresse qu'une prostituée thaïe, elle ne ménage pas sa peine pour satisfaire son amant. Plusieurs critiques ont argué, à la lumière de cette relation, que *Plateforme* était d'abord une histoire d'amour, sans trop tiquer sur le modèle quelque peu archaïque, en réalité, qu'incarne Valérie. Observateur disert de la société occidentale, le narrateur a, par exemple, beaucoup à dire sur le manque d'enthousiasme qu'affichent les femmes au lit, y voyant l'une des principales causes de l'impossibilité de la relation entre hommes et femmes. Au contraire, Valérie, dévouée, prévenante, aimante — « jamais elle ne se mit en colère, jamais elle n'eut une de ces crises nerveuses imprévisibles qui rendent parfois le commerce des femmes si étouffant, si pathétique » —, est aussi d'une complaisance sexuelle totale tout en possédant la rassurante faculté de jouir « étonnamment vite ». On peut s'insurger contre l'idéal féminin proposé par *Plateforme* ; mais on doit reconnaître que Houellebecq se fait sans doute, sans forcément l'avoir voulu, le porte-parole de plusieurs hommes.

Il n'y a pas que les femmes. Un principe clé commande en fait au roman : « La notion d'égalité n'a nul fondement chez l'homme », dit ainsi l'un des personnages. Partant, l'humanitarisme — dont le narrateur se moque abondamment —, la morale émanant d'un contrat social, l'antiracisme, la philosophie « droits-de-l'homme » ressortissent à une rectitude politique directement proportionnelle à la culpabilité, qui est grande en Occident. Où en est rendue l'humanité ? À « une situation d'échange idéale », avec d'un côté « plusieurs centaines de millions d'Occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle », et de l'autre « plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien, qui crèvent de faim, qui meurent jeunes, qui vivent dans des conditions insalubres, et qui n'ont plus rien à vendre que leur corps ». Cette réalité, Michel et Houellebecq (le narrateur et l'auteur) se gardent bien de la dénoncer : elle sera au contraire exploitée, présentée comme un créneau porteur, et conduira les

IL N'Y A PLUS RIEN

protagonistes du roman à élaborer le concept de « tourisme de charme » inauguré, comme il se doit, en Thaïlande.

Antimoraliste, Houellebecq relate froidement la décadence, l'effondrement, sans juger utile d'avancer une solution de rechange. À cette froideur concourt le style quasi journalistique, quasi documentaire de l'écrivain : un style à mille lieues de l'introspection, qui se situe plutôt dans le registre de la vivisection. Ici l'affect ou le pa-

thos n'ont pas leur place. Non plus qu'un optimisme qui laisserait croire à un possible sauvetage du monde. « Je sais seulement que tous autant que nous sommes, nous puons l'égoïsme, le masochisme et la mort. Nous avons créé un système dans lequel il est devenu simplement impossible de vivre ; et, de plus, nous continuons à l'exporter », dira Michel à la fin. Auparavant, il aura survécu de justesse à un attentat perpétré contre des touristes, en Thaïlande, par des intégristes musul-

mans! *Plateforme*, paru juste avant le 11 septembre, s'avère donc d'autant plus troublant. Au bout du compte, Houellebecq assène un constat, et ce constat est sans pitié car il ne débouche sur aucune utopie, il ne débouche sur rien si ce n'est sur la mort, ou le néant. Là réside le scandale Houellebecq, messenger porteur de mauvaises nouvelles sur qui il est commode de tirer.

FRANCINE BORDELEAU



Les jardins urbains : C et C de D. Hausmann, 1998

DR